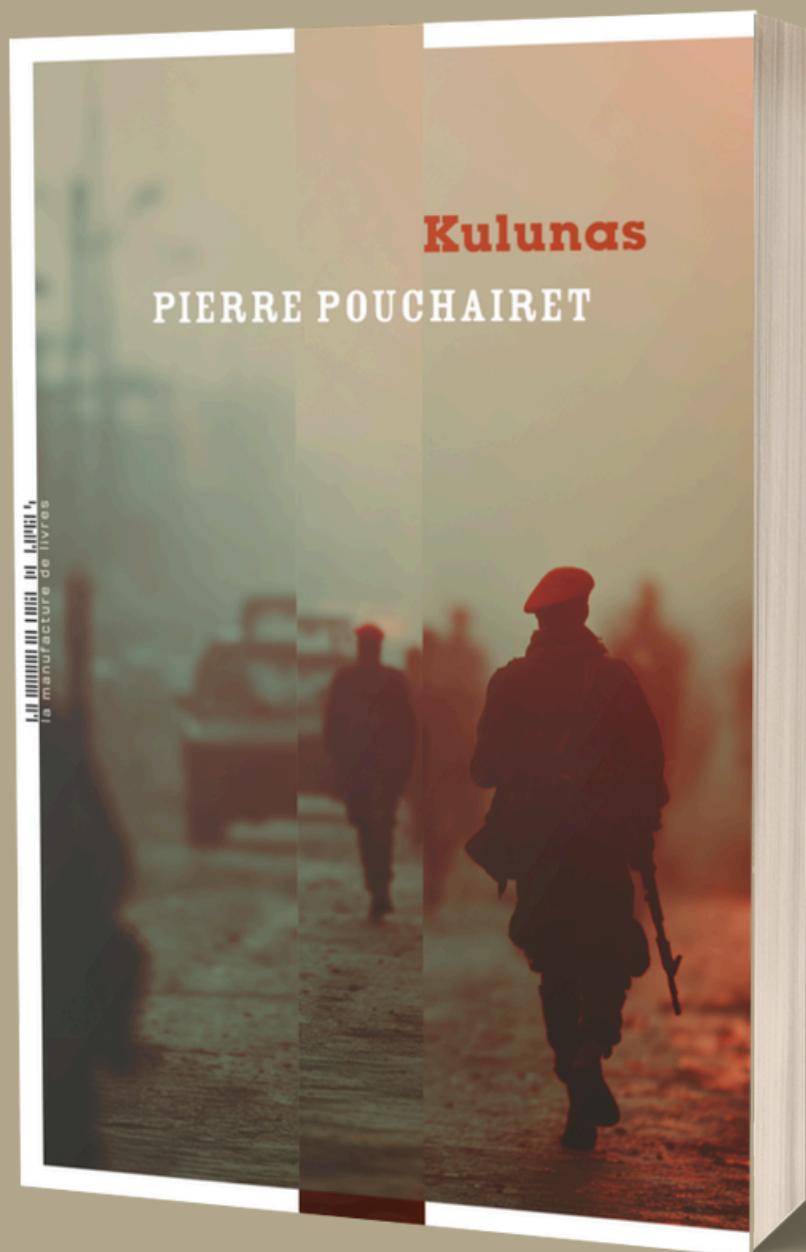


REVUE DE PRESSE

Kulunas, Pierre Pouchaïret



la manufacture de livres

Kulunas, Pierre

Pouchairet

Une michronique de Nicolas Gary

Pierre Pouchairet n'aime pas tourner autour du pot. Kulunas commence par une promesse de retour, presque de paix, et la fait exploser. Très vite, le Congo-Brazzaville devient un terrain miné où se croisent meurtres de dignitaires, bandes de jeunes criminels, policiers, militaires, journalistes et fantômes du Beach. Une phrase résume le climat : « Le langage de la violence les unit. » Tout est là. La peur, les fidélités troubles, les comptes jamais soldés.

Le récit avance à coups de scènes courtes, de changements de point de vue et de révélations. Pouchairet sait construire une mécanique. Il pose une certitude — « Il n'y a donc aucune raison qu'ils soient trahis et que ça se passe mal. » — pour mieux la dynamiter quelques pages plus loin.

Et quand Claire Dorval comprend qu'« il y avait une histoire dans l'histoire et que c'est ce qu'elle devait trouver. », l'affaire prend une autre dimension : derrière les Kulunas, il y a le pouvoir ; derrière le pouvoir, une mémoire qu'on voudrait enterrée.

C'est là que le livre est le plus convaincant. L'auteur connaît les procédures, les réflexes de terrain, les rapports de force. Il a le goût du détail concret et de la réplique sèche. « Les flics de chez nous sont plus dangereux que les gamins des rues, je peux vous l'assurer. » Ou, devant une scène de crime piétinée : « C'est pas dans ce bordel qu'ils vont trouver des pistes. » Cette langue sans apprêt donne au récit sa vitesse et sa nervosité. Pas de grands effets : ça parle, ça frappe, ça court.

Cette efficacité a cependant un prix. Pouchairet explique parfois ce qu'il pourrait laisser deviner. Les rappels historiques, nécessaires pour comprendre le Beach, alourdissent ponctuellement la traque ; plusieurs seconds rôles restent assignés à une fonction — le corrompu, le brutal, le puissant — et l'accumulation des violences finit par émousser leur impact. Quelques commentaires sur la coopération occidentale et les préoccupations européennes semblent aussi venir commenter l'époque plutôt que servir l'action : de brèves sorties de route dans un ensemble autrement très tenu.

Reste une vraie noirceur morale. Ici, la justice ne lave rien : elle déplace seulement la faute. « Si nous voulons la justice, il va falloir l'exercer par nous-mêmes. » À partir de là, l'investigation devient vengeance, puis contamination. Le policier, le témoin, la victime : chacun glisse. Jusqu'à cette question, brutale et juste : « Un justicier ? Un monstre ? Un flic ? » C'est dans ce brouillage que Kulunas trouve sa meilleure idée : faire du polar non pas une chasse au coupable, mais une lutte pour ne pas lui ressembler.